

LE CANCRE ou LE SOLILOQUE D'UN PAUVRE

Je suis un cancre (du latin *cancer*, crabe, NDLR). Je m'appelle Légion. Mon âge importe peu ou prou : c'est selon. Aussi, rares sont-ils ceux qui le connaissent exactement. L'âge dit ingrat se doit d'être incertain et de se prolonger.

J'appartiens à une espèce décriée. Je suis réputé infâme, comme un paria, et l'on se souille à mon contact. Je ne fais pourtant de tort à personne. J'ai bon caractère, que je sache. J'aspire avant tout à la tranquillité.

Les profs louent mon naturel candide. Ils conviennent que je suis l'innocence même. Ils admettent que je me tiens bien en classe. Ils estiment que je finirai cahin-caha par montrer des dispositions. Ils n'en disent pas plus. Les profs sont gens avisés. Humanisme d'abord, telle est leur devise. C'est un réconfort pour moi de les voir s'attendrir sur mon sort en public et surtout dans leurs tête-à-tête avec mes parents. En privé, et surtout pendant les cours, leurs attentions sont plus mesurées. Même ils ne dissimulent guère le peu de crédit qu'ils m'accordent. Néanmoins, je ne les vois pas chatouilleux quant à mes devoirs, ni exigeants quant à mes leçons. Au temps naguère, où l'on distribuait solennellement palmes et récompenses, ils me décernaient volontiers le prix d'assiduité, fort prisé, ou le prix d'encouragement, encore plus disputé. Ces distinctions insignes s'ajoutaient au premier prix d'éducation physique, toujours en noble place – comme on sait ! – au palmarès et que je me pique de remporter chaque année. Je suis un cancre, oui-da, mais un cancre musclé. Mon appétit est légendaire à la cantine et Monsieur l'Intendant s'en afflige. Avec moi, pas de boni, malgré les subventions généreuses de ce qu'on nomme l'État.

Moins accommodants que les profs sont les inspecteurs. On les voit rarement, et Dieu en soit loué, car ils me ménagent peu. À peine entrés, ils m'avisent, me désignent, m'interpellent. « Vous, là-bas, répondez. » Je ne réponds rien, bien entendu, et ils sont, paraît-il, de mauvaise et injuste humeur tout le restant de la journée à cause de moi. Les inspecteurs ne m'inspirent jamais confiance. Ils vous ont un air entendu, bravache et obstiné. On dirait qu'ils se sont donné le mot à mon sujet. Ils connaissent mon signalement. Comment expliquer autrement que, entre les quarante-cinq élèves de ma classe, ils me distinguent sur-le-champ et me choisissent d'un doigt impérieux : « Vous, là-bas, répondez. » J'ai compris depuis belle lurette, en vérité, que les inspecteurs ni les profs n'ont cure de mon indignité, mais les profs gardent au moins un mérite : publiant bien haut mes titres à leur sollicitude, ils feignent de prendre à cœur mon avenir et ma prospérité. C'est pourquoi mes parents leur font crédit, épousent leur cause en toute occasion, à mon dam et contre mon gré, et se leurrent volontiers au bruit qu'ils mènent et aux communiqués de leurs syndicats dans les journaux.

Bon an mal an, je me plais à l'école. On gagne beaucoup à vivre en société. J'y bénéficie de ce que les profs appellent la chaleur humaine. Foi de cancre, la chaleur humaine ne sent pas toujours la rose, au propre comme au figuré. Mais moi je m'y trouve bien. Notre petit monde est étrangement mélangé, d'où son attrait, celui de la diversité. Je me suis laissé dire que le lycée Ralbol, dont mes pareils et moi-même sont la modeste illustration atteint cette année l'effectif record de deux mille six cent quatre-vingt-douze élèves, grands et petits, garçons et filles, en bon lycée mixte, polyvalent et futuriste qu'il est. Il faut voir notre proviseur au milieu de la grande cour ! Il offre le nez violacé de Gnafron, haute figure du Guignol lyonnais, et nous harangue comme un communard des canuts révoltés. Il faut l'entendre : « De cette foule lèvera un peuple. » Personne n'en croit rien. Tout le monde se tord de rire dès qu'il tourne les talons, ou même avant, et, sans insister, il va boire un pot chez le concierge ou à la cuisine, avec le chef cuistot. Que voulez-vous, une plèbe, fût-elle universitaire, n'est que rarement composée de petite saints. Une classe, en particulier, n'est pas un chœur de la hiérarchie des anges. L'administration, nos profs et les inspecteurs répugnent à nous enseigner la morale, voire à prêcher d'exemple.